

## 20 VIII 68

### Là-bas, en terre française

Le soir tombait et nous marchions en silence ; soudain mon ami s'arrêta et me dit :

— Raconte-moi ton meilleur souvenir des vacances.

Je lui répondis alors :

— Ecoute, cette année, je ne pourrai point te conter comment j'ai vu, là-bas, à quelque cent ou mille kilomètres un océan en furie lécher les falaises d'une côte ; je ne pourrai point non plus te décrire toutes ces villes méditerranéennes où grouillait le flot animé des touristes et des vacanciers ; je n'ai qu'une chose à te raconter : une petite ballade au sein d'une région toute proche et pourtant trop méconnue je le crois. Daignes-tu recueillir quelques propos ? Oui ! et bien, écoute-moi !

« C'était un jour de fin de vacances ; las de tuer un temps qui s'écoulait mal, je me résolus à partir pour la découverte d'une contrée, ou plutôt d'un coin de terre, que je connaissais fort mal.

Je pris donc la route que menait à cette vallée, nommée en partie « Combe des Cives », perdue au milieu des roches et des forêts sur la terre des Français.

J'accédais à cette région par la longue et sinueuse route du Risoud qui traverse cette montagne de part et d'autre. Au sortir des grandes forêts je m'arrêtais ; la vallée se présentait au-devant de moi : tout écrasée qu'elle était par un ciel bas chargé d'eau, elle me parut étrangement sinistre. Pourtant, à regarder ces grandes roches qui la bordaient, ces forêts qui l'entouraient, à regarder ce lac qui s'étalait là-bas, derrière quelques grands arbres, je sentis un charme étrange me pénétrer.

Je me mis alors à imaginer mille aventures qui déroulaient leurs fils mystérieux au sein de cette vallée. Je créai, j'animai tour à tour des personnages d'un temps passé ; des hommes se voyaient harcelés par de gigantesques loups à la gueule baveuse qui hantaient ces landes d'autrefois.

Je continuais ma route...

J'admirai, au passage, les pittoresques poteaux téléphoniques de cette région ; il semblait que ceux-ci étaient animés d'une volonté propre, indépendante de celle des hommes ; tantôt ils penchaient à gauche, tantôt à droite ; quelquefois aussi, mais bien rarement, ils ne penchaient pas du tout et demeuraient tout droits dans le ciel, étonnés.

Au détour de la route, soudain, j'aperçus une vieille maison, perdue, abandonnée, triste à en pleurer. Je m'arrêtai et je la contemplai longuement.

C'était une de ces anciennes bâtisses, toute de murs, presque sans fenêtres ; seules quelques ouvertures verticales, bordée de pierres de taille et barrées d'un trait de fer, devaient permettre à quelque lumière d'éclairer l'intérieur.

Contre la porte qui s'ouvrait sur la route, une pancarte était clouée et indiquait que la maison requièrait un acheteur ; je m'imaginai alors quel pouvait être l'amateur ; quelque bricoleur citadin avide de solitude peut-être ?

Je poursuivis mon chemin et arrivai bientôt en vue de plusieurs maisons éparses qu'un écriteau, placé en bordure de route, certifiait s'appeler « Les Mortes ». Je me demandai ce qui avait pu motiver une pareille appellation ; quelle histoire macabre ces lieux avaient-ils vue se dérouler en leur sein ?

Quelquefois, sur la route, je rencontrai des paysans qui, pressés par l'orage menaçant, s'en allaient aux champs, activant leurs chevaux ou donant plus de régime à leurs curieuses machines à trois roues.

Enfin j'arrivais à Chapelle-des-Bois. Le nom de ce village me semblait fait de l'odeur des sapins qui l'entourent, de l'odeur de sève, d'écorce et de mousse ; un nom qui berce votre

âme d'un calme infini ; Chapelle-des-Bois ! plus qu'un nom : de la poésie.

J'eus tôt fait de traverser ce village qui n'est pas grand ; deux cafés, quelques maisons, une église, un cimetière, des croix, un monument aux morts et quelques personnes qui vous regardent passer.

J'entrai alors dans la partie du vallon qu'on appelle la Combe des Cives. C'était une longue plaine rendue à la vie par quelques rares fermes, vieilles et à la cheminée antique.

Arrivé à la lisière du bois qui ferme la vallée, je me retournai encore une fois afin d'emporter avec moi cette dernière vision d'un monde à part.

R. R.

La semaine prochaine : le musée de Petite-Chaux.

## Le musée de Petite-Chaux 27 VINGT

Je continuai ma descente sur Chaux-Neuve. La route qui reliait la Combe des Cives à ce village était fort large ; aussi, très rapidement, j'atteignis le vallon inférieur que je longeai en direction de Petite-Chaux.

À l'entrée de ce modeste hameau je m'arrêtai pour visiter le musée dont j'avais déjà, à plusieurs reprises, entendu parler et que je m'étais promis de voir.

La maison qui l'abritait, passablement vieille à en voir la date gravée au-dessus de la porte, était un exemple typique de l'habitat montagnon de la région de Mouthe.

J'entrai par la porte grande ouverte et je pénétrai dans un long et sombre corridor. Je ne savais de quel côté me diriger ; j'appelai.

J'entendis alors des pas sur un escalier de bois ; la personne qui avait la surveillance du musée me pria d'entrer et me laissa seul à ma visite ; je me trouvais au sein d'un logis de trois pièces, conservé sans modifications avec son ameublement, ses instruments d'autrefois. La chambre de derrière, là où devaient coucher les enfants (à voir de petits lits encastrés dans la paroi) était fort peu meublée ; seule une table, quelques petits coffres artistiquement décorés et un vieux morbier aux poids manquants en occupaient quelque place.

Dans la paroi, au-dessus d'une cheminée, une petite porte entrebâillée ; j'osai alors jeter un œil à l'intérieur de ce réduit qui regorgeait de papiers empoussiérés, de vieux livres de catéchismes, d'images pieuses représentant des vierges auréolées aux regards vieillies.

Je visitai ensuite la seconde chambre dont les fenêtres donnaient sur le devant de la maison. Deux lits à alcôves, aux étoffes impressionnantes, en occupaient le fond. Une forte envie de m'y étendre, de rabattre les lourdes tentures et de me laisser emporter par des visions passées s'empara de moi. Mais, du fond de la chambre, le regard des aïeux semblait me guetter.

Alors, sans insister, je passai à la cuisine et je crois que dans cette pièce, plus que dans les autres, j'y retrouvai la vision de gestes et d'habitudes d'autrefois.

C'est là que je pouvais imaginer le mieux la grande famille, revenue des champs, prendre place autour de la longue table.

C'est là encore que je revoyais la maîtresse

de maison tirer le pain chaud et doré du four ; pour peu j'aurai cru la voir découper une énorme tranche de gâteau dont l'odeur même semblait planer encore dans la pièce.

J'admirai longuement les ustensiles de bois, les baignolets, les paniers d'osier, suspendus ou déposés à portée de main.

Pour terminer ma visite, j'entrai à la grange. De chaque côté de celle-ci d'immenses « sôlins », traversés par de longues échelles, occupaient la place jusqu'au toit.

Accrochés aux parois de planches ou couchés sur le sol, des outils, disparus depuis longtemps déjà partout dans les campagnes, témoignaient de ce que fut une époque. C'était, pour la plupart, des instruments de bois que l'homme, au cours des longues journées d'hiver, avait taillés, et nommés de noms qu'on avait presque oubliés.

Je terminai ma visite ; je n'avais peut-être point vu ces choses magnifiques, ces objets rares et précieux qui peuplent d'ordinaire les maisons historiques mais qu'importe ; j'étais content ; la sobriété des pièces que je venais de visiter allait assurément plus que la richesse d'autres musées, me laisser un souvenir durable.

Je relus une dernière fois le petit texte que l'on remettait à chaque visiteur et qui finissait en ces termes :

La maison de Petite-Chaux sera ouverte toute la saison d'été du 1er mai au 1er octobre.  
Faites-la visiter à vos amis

Je pris le chemin du retour en me promettant, comme me l'indiquait la notice, d'amener mes amis à la Maison de Petite-Chaux.

R. R.

## **Derrière le Risoux 1<sup>er</sup> IV 1970**

Lors des vacances 1969 un aimable correspondant de la « Feuille de La Vallée » a eu l'heureuse idée de terminer sa période de détente par une promenade derrière le Risoux.

La Combe des Cives paraît avoir particulièrement charmé notre Combier en ballade.

Ce coin du Jura français, bien perdu en hiver, je le connais très bien en effet, J'y ai fait, par la faute des événements, ma première visite le 2 août 1914.

Avec d'autres petits bergers de La Vallée (les hommes étaient déjà mobilisés) nous avons mission d'aller récupérer le bétail en pâture appartenant à des agriculteurs de La Vallée. Il fallait faire vite, la guerre étant déclarée, la frontière pouvait se fermer d'un moment à l'autre, les douaniers français avaient ce jour-là, et sur ordre, mis le fusil Lebel à la bretelle avec prolongement de la baïonnette quadrangulaire. Malgré cet accoutrement guerrier, ils furent très gentils et nous aidèrent même à conduire le bétail jusqu'à la frontière vers la Jaique.

A quelques jours près, trente ans plus tard, le 22 août 1944, notre Combe des Cives a été le théâtre d'un accrochage sérieux entre un convoi de camions allemands se dirigeant vers Morez et un groupe de maquisards (Savoyards) embusqués dans le bois à la hauteur approximative de la caserne de douanes.

Le convoi fut stoppé net. Bilan : trois maquisards tués et 23 Allemands subirent le même sort.

Deux jours après cette bagarre ne se voyaient plus que des carcasses de camions et des armes vouées à la rouille, la sablière toute proche, fraîchement remuée, servait de sépultures aux gens d'outre-Rhin.

Heureusement, notre Combe des Cives a repris son aspect très proche de la nature, ici, pas d'usine, pas de HLM, quelques fermes encore habitées et pas mal de maisons en ruines, dont la caserne de douanes.

Je ne longe jamais cette petite vallée sans songer que j'ai là une vision assez proche de ce que devait être notre Vallée de Joux il y a deux cents ans, du moins le vallon supérieur des Piguët-Dessus à Combenoire.

A ce propos, par la « Feuille », nous apprenons que le cinéma va bientôt enregistrer un film sur La Vallée, probablement l'Histoire ne sera pas oubliée et pour situer l'aspect d'ailleurs, on pourrait, pour compléter la documentation, filmer quelques passages aux Cives, bien entendu en évitant de photographier les poteaux.

Ceci en complément des sites d'autrefois devenus rares à La Vallée, que reste-t-il : la tour de L'Abbaye, l'église du Lieu, une ou deux maisons à Haut-Crêt et Combenoire, le voisinage près du Plan des Aubert, les Mollards des Aubert au Brassus où j'ai passé une partie de ma prime jeunesse. Ajoutons à ceci quelques chalets d'alpage, il ne reste plus qu'à filmer La Vallée dans son aspect actuel.

Si j'ai titré ces quelques notes (Derrière le Risoux) c'est en souvenir de tous les braves gens de Derrière-la-Côte ou des Piguët-Dessus pour qui l'excursion du dimanche les conduisait très souvent en ces lieux nommés Jaique, Chalet Griffon, le Cernois, Laitolet, Combe des Cives et parfois Chaux-Neuve ou Châtel-Blanc, ils partaient en bandes joyeuses avec à l'aller comme au retour mon père et son accordéon, les dames en longues robes et chapeaux, les hommes un vieux sac militaire dans le dos avec les victuailles pour la journée.

Amis lecteurs, si un dimanche d'été le cœur vous en dit, laissez votre voiture à Chapelle-des-Bois ou dans le bois du Cernois et parcourez la Combe des Cives à pied. Vous y verrez La Vallée au temps de nos grands-pères.

Morez, février 1970.

G. Aubert.